

Marina Galletti, professeur de littérature française, Université Roma Tre

*L'homme de l'art souverain. Georges Bataille, la dépense et le sacrifice.*

Cette conférence se propose l'étude de la notion de dépense et de ses principales déclinaisons dans le parcours intellectuel de Georges Bataille. Conçue au début des années trente au sein du Cercle communiste démocratique, elle s'inspire du *potlatch*, le système économique des sociétés archaïques décrit par Mauss dans son *Essai sur le don*, et trouve son expression privilégiée dans ce qui est pour Bataille la forme la plus grandiose de perte du monde moderne: la lutte de classes. Réélaborée dans la période de la deuxième guerre mondiale, la dépense devient dans l'après-guerre le pivot d'une nouvelle construction théorique, que Bataille oppose à l'économie "restreinte" du capitalisme. Cette théorie, qui s'appuie sur les données de plusieurs sciences, est ce qu'il appelle l'*économie générale*, modelée sur le don en pure perte du soleil. Si à bien des égards elle reprend les thèses exprimées dans *La notion de dépense*, de fait elle en diffère profondément. Non seulement pour le lien qu'elle établit entre l'économie et les mouvements de l'énergie sur le globe à lumière des limites de la biosphère, mais aussi parce que la lutte de classes cesse d'y avoir la place centrale qu'elle a dans la définition même de la notion de dépense. Cette nouvelle perspective n'implique cependant pas l'abandon de la politique, mais la mise à jour d'une politique ramenée au fondement économique qui la constitue. Inversant le point de vue de l'économie « restreinte », l'« économie générale » met en avant la question de « l'usage improductif des richesses » ou, en d'autres mots, du mode par lequel les sociétés règlent la consommation de l'excédent, du surplus de l'énergie nécessaire au maintien et à l'accroissement de la vie. Plus précisément, il s'agit d'admettre que, comme Bataille l'écrit, « *ce n'est pas la nécessité mais son contraire, le 'luxe', – sous sa triple forme de « manducation, mort et reproduction sexuée » – qui pose à la matière vivante et à l'homme leurs problèmes fondamentaux* » et, à partir de là, d'envisager la dépense improductive non plus comme un non-sens pour l'économie, mais comme une perte positive. Renversement « copernicien », qui comporte que « l'instant présent, *ce qui est* », prenne dans l'économie la place qu'y occupe « l'avenir, qui *n'est pas* ». Cette "appréhension" de l'instant s'inscrit dans un

“postulat initial”: la création d’une nouvelle discipline à même d’opérer le dépassement du système hégélien et qu’annoncent des démarches isolées, telles « la doctrine du ‘temps retrouvé’ de *La Recherche du temps perdu* et celle de l’écriture automatique ». « En effet, – écrit Bataille – l’instant ne peut être majeur que dans la mesure où l’homme n’a plus rien à *faire*, [...] où son insatisfaction n’est plus liée à la négation active de telle ou telle activité déterminée, mais à la négation, qu’aucune activité ne peut résorber, de la situation humaine ».

La clé de l’« économie générale » est la « société de consommation » qui se situe aux antipodes de la société industrielle moderne où la part la plus importante du surplus est « réservée à l’accumulation capitaliste ». Elle est représentée par la société aztèque, dont « l’échange par don » est la conséquence de la pratique rituelle du sacrifice, indissociable de celle la guerre. Celle-ci répondait, non pas au développement de la puissance de l’état, mais à la nécessité religieuse d’assurer la vie du soleil. Bataille rapproche « l’échange par don » des aztèques du *potlatch* des Indiens du nord-ouest américain qui est à la base de l’élaboration de la notion de dépense dans les années trente. De fait si, à partir de ce principe de la dissipation des richesses commun aux Indiens et aux Aztèques, il accorde une valeur privilégiée au potlatch dans l’« économie générale », il développe une théorie du *potlatch* qui en partie rectifie ses thèses d’avant-guerre. Ce qu’il met en avant dans *La Part maudite*, c’est l’impossibilité de réduire le *potlatch* à une simple consommation de richesses : il s’agit en réalité d’une perte rentable qui a pour fin l’acquisition du prestige, qui détermine le rang. Or le rang est source de profit . Dans les années cinquante, Bataille repère un autre aspect qui éloigne le *potlatch* du don : la compétition, qui, dans la mesure où « la haine et le désir de profit s’y mêlent », montre « élément sordide [...] à l’état naissant dans toute rivalité ». Par ailleurs revenant aussi sur la notion de jeu qu’il donne dans *La notion de dépense* comme un exemple de dépense improductive, Bataille introduit une distinction entre jeu *mineur*, simple « détente » « favorable à l’activité utile » qui ne peut être assimilé à la dépense improductive , et jeu *majeur*, qui, inutile, est seul souverain. À son tour, la guerre, qui dans les années trente était une forme de dépense improductive distincte du jeu, devient un modèle du jeu. De ce fait, Bataille modifie également son point de vue sur la guerre : si, d’une

part, il réfute la thèse exposée par Caillois dans *L'Homme et le sacré*, thèse selon laquelle la guerre serait dans le monde contemporain l'équivalent de la fête dans les sociétés primitives, de l'autre, il en montre la transformation en jeu *mineur*. Quant au sacrifice religieux – s'il constitue un exemple majeur de dépense improductive dans les années trente, il devient dans l'article *Hegel, la mort et le sacrifice*, l'enjeu d'un véritable renversement des idées exprimées non seulement dans *La notion de dépense* mais aussi dans *Théorie de la religion*, où il incarne « la consommation qui n'a d'intérêt que pour l'instant même ». Ce renversement, c'est le constat du caractère équivoque du sacrifice. En fait, par le sacrifice, l'homme ne peut accéder à la connaissance de la mort que « d'une manière fugitive » par un « subterfuge » qui le laisse vivant. La nécessité, découlant de cette impasse, du recours au spectacle, à la représentation – sans lesquels, écrit Bataille, « nous pourrions, vis-à-vis de la mort, demeurer étrangers, ignorants comme apparemment le sont les bêtes » – l'amène à rapprocher le sacrifice des fictions de la littérature ou de l'art dans la mesure où celles-ci prolongent la tentative de l'humanité archaïque de saisir, par l'expérience de « l'horreur sacrée », le sens insaisissable de la mort. À partir de là le lien entre art et dépense improductive fixé dans *La notion de dépense* s'ouvre à une nouvelle signification qui met en jeu la notion de souveraineté. Cette « économie du sacrifice » trouve son illustration la plus spectaculaire dans la dernière œuvre de Bataille, *Les Larmes d'Éros*, appelée à aboutir à « une vue nouvelle » et à « la vue finale ».

Bibliographie. J. Bruno, *Les techniques d'illumination chez Georges Bataille*, *Critique*, août-sept. 1963; D. Hollier, *La nozione di dispendio*, in *Bataille, l'"inattuale"*, *Mondoperaio*, mars 1986; J.-M. Rey, *Bataille, la mort et le sacrifice*, in *Georges Bataille*, *Revue des sciences humaines*, n. 206, 1987-2; J. Risset, *Georges Bataille*, Artemide, 2018; A. Salsano, *Un'altra storia dell'occhio*, in G. Bataille, *Le lacrime di Eros*, Bollati Boringhieri, 1995; K. Hamano, *Georges Bataille. La perte, le don et l'écriture*, EDU, 2004.